

# KANLOŃ OU MANDIRA, UN PALAIS À PURANDARAPURA À LA FIN DU VII<sup>e</sup> SIÈCLE DE NOTRE ÈRE ?

Dominique Soutif  
*École française d'Extrême-Orient\**

L'inscription K. 1240 a été signalée en janvier 2006 au programme EFEO/EPHE de *Corpus des inscriptions khmères* par un antiquaire de Bangkok ; elle appartenait alors à une collection privée où elle était encore conservée en mai 2006, date à laquelle j'ai pu l'examiner. Le propriétaire pensait qu'elle provenait du Cambodge, mais on sait avec quelle prudence ce genre d'information doit être considéré, compte tenu de la provenance illégale de l'objet. Cependant, nous verrons que le contenu du texte rend cette supposition envisageable. Elle réapparut dans une galerie d'art à New York en 2007, où elle était encore en vente en 2008 (Kalista & Rochell 2007)<sup>1</sup>.

De la stèle historiée en grès beige qui la porte, il ne reste que la partie supérieure ; elle est en effet brisée, ou plus vraisemblablement sciée, au niveau de la troisième ligne du texte. La partie conservée est haute de 31 cm et large de 41 cm, pour une profondeur maximale de 7,8 cm. Elle est en bon état, à l'exception d'une épaufrure dans l'angle supérieur gauche (Figure 1).

Sa partie supérieure, dont l'extrémité est traitée en accolade, est sculptée en bas-relief. Au centre, trône un



Figure 1 : Inscription K. 1240 ; stèle en grès ; 31 × 41 × 7,8 cm ; provenance inconnue ; 616 saka (cliché EFEO K1240 - 3).

\* Cet article est fondé sur l'étude de l'inscription K. 1240 incluse dans le deuxième volume de ma thèse de doctorat (Soutif 2009, p. 416-425 et pl. C-CII). Je tiens ici à remercier tout particulièrement Julia Estève, pour les nombreuses relectures qu'elle a effectuées, qui ont largement contribué à améliorer cette étude. Gerdi Gerschheimer, Arlo Griffiths et Christophe Pottier m'ont également fait profiter de leurs conseils et m'ont procuré un certain nombre de documents. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude.

<sup>1</sup> La stèle apparaît dans ce catalogue sous le numéro 65. Sa présence dans cette galerie m'a été signalée par Arlo Griffiths en avril 2008, qui m'a également communiqué ce catalogue.

Gaṇeśa assis sur un bouton de lotus. Ce dieu, qui apparaît en Asie du Sud Est dès les VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles de notre ère, semble y être particulièrement bien implanté et même très populaire dès le VIII<sup>e</sup> siècle, si l'on s'en tient au nombre important de représentations de cette époque qui nous sont parvenues<sup>2</sup>. Malheureusement, le peu qui reste du texte ne nous permet pas de savoir s'il s'agissait d'une illustration en rapport avec le contenu de l'inscription – comme c'est parfois le cas au Cambodge<sup>3</sup> – ou si le fait d'utiliser une figure de Gaṇeśa, « celui qui écarte (les obstacles), seigneur (qui écarte) les obstacles » (*vināyaka, viḡhneśvara*), ne répondait qu'à une intention propitiatoire.

Ici, le dieu est représenté assis, les jambes croisées, le pied droit reposant sur la cheville gauche. On rappellera que dans son étude des prolongements du style du Phnom Da, Pierre Dupont évoquait cette position des jambes qu'il considérait comme un signe d'archaïsme dans le cas du Gaṇeśa de Tuol Pheakines (Figure 2)<sup>4</sup>. Pourtant cette ronde-bosse, conservée au musée national de Phnom Penh sous le numéro *ka* 1588, est généralement attribuée au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère (Khun Samen 2002, p. 72) et est donc au mieux contemporaine, voir sensiblement antérieure à notre bas relief, l'inscription étant datée, comme nous le verrons, de 694 de notre ère.

Le dieu porte un *mukuta* conique à trois étages assez peu détaillé, qui vient s'inscrire dans la pointe de l'accolade. On distingue mal son vêtement qui semble pourtant lui couvrir les genoux et monter assez haut sur le torse. Sa trompe ne présente pas de courbure comparable à celle du Gaṇeśa de Tuol Pheakines ; elle descend presque verticalement, bien que légèrement incurvée vers le bol de *modaka* qu'il tient dans sa main gauche et sur lequel elle repose. Elle ne plonge pas dedans : son extrémité est tournée vers l'extérieur. On remarquera que le récipient semble vide, contrairement à ceux des représentations indiennes, qui débordent généralement de petits gâteaux (Figure 3). Dans son article sur les représentations de Gaṇeśa en Asie du Sud Est,



Figure 2 : Gaṇeśa de Tuol Pheakines ; grès ; 0,74 × 0,63 m ; viie-viiiie s. de n. ère (MNPP *ka* 1588 ; cliché EFEO AMPP 672).

<sup>2</sup> Concernant cette divinité et ses représentations en Asie du Sud-Est, cf. Brown 1991, p. 171-233, Sedyawati 1994 et Son Soubert & de Bernon 2000.

<sup>3</sup> À ce sujet, cf. Finot 1932, p. 257 et Griffiths 2009, p. 470.

<sup>4</sup> « [...] position qui, dans la statuaire ultérieure, acheminera vers le *vīrāsana*, où les mollets sont superposés. L'art bouddhique, seul à permettre des comparaisons étendues pour les images assises de date ancienne, connaît cette posture aux chevilles croisées : elle est caractéristique de la plus vieille tradition d'Amarāvati et de Ceylan » (Dupont 1955, chap. III, p. 61).

Robert L. Brown émet l'hypothèse que le *modaka* était probablement inconnu au Cambodge en tant que nourriture et symbole, et était de ce fait susceptible d'être éliminé des représentations (1991, p. 174).

La défense droite du dieu est brisée, respectant en cela l'iconographie classique, mais il ne la tient pas dans sa main droite comme c'est le plus souvent le cas. Cet attribut est ici remplacé par le *mūlaka*, une sorte de rave généralement comprise comme un « radis noir »<sup>5</sup> qui, s'il est ici parfaitement reconnaissable à ses fanes, a parfois posé problème aux chercheurs.

Le premier Gaṇeśa portant cet attribut identifié en Asie du Sud-Est provient du Campa, plus exactement du site de Mý So'n. Malheureusement, son attribut est aujourd'hui perdu et n'est connu que par un dessin de Henri Parmentier ; celui-ci le décrivait comme « une sorte de bouquet pendant, dont le bout au-dessus de la main est brisé » (1909, vol. 1, p. 416 et fig 94 ; Figure 4). Cette représentation est rattachée au style de Mý So'n (629-757 de notre ère) et serait donc contemporaine de notre bas-relief.

Jean Boisselier hésitait sur l'identification de cet attribut et pensait même qu'il n'était pas attesté au Cambodge (1963, p. 47 ; 1966, p. 290). Il doutait en particulier de la possibilité d'y voir un radis en raison de l'opinion d'Alice Getty qui pensait que celui-ci était inconnu, ou presque, comme attribut de Gaṇeśa en Inde. Elle considérait en effet que cet usage était limité au Népal, au Tibet ainsi qu'au Japon, et supposait qu'il s'agissait d'une mauvaise interprétation de la défense brisée<sup>6</sup>. Robert L. Brown contredit fermement cette opinion. Il souligne que le radis était en fait assez populaire dans les premiers développements de l'iconographie indienne et en cite plusieurs exemples attribuables au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère (Figure 3). Selon

lui,



Figure 3 : Gaṇeśas de Benisāgar (*Singhbhum*) ; viie s. de n. ère ; musée de Patna (Bihar) (clichés : Ch. Pottier).



Figure 4 : Gaṇeśa de Mý-so'n (Parmentier 1909, fig. 94).

<sup>5</sup> Je tiens à rendre ici hommage à Françoise Boudignon, qui s'intéressait à cet attribut de Gaṇeśa et recherchait des représentations khmères de cette forme, ce qui m'a amené à me pencher sur cette question.

<sup>6</sup> Getty ajoute à cela : « there is a saying in Bengal that Gaṇeśa is the god with “ears like a fan and teeth like a radish” » (1936, p. 18).



Figure 5 : Gaṇeśa de Prasat Ta Met ; DCA n° 3532 (clichés : Ch. Pottier).



Figure 6 : K. 1240 ; détail d'un lion végétalisé.



Figure 7 : Ponctuations liminaires de K. 1240 et K. 904 (cliché EFEO AMPP 672 et estampage EFEO n. 1175-A).

les attributs des plus anciennes représentations indiennes sont souvent difficiles à identifier et ont peut-être été abusivement assimilés à des défenses. Ceci, ajouté au fait que le radis semble très tôt associé à ce dieu dans certains textes indiens<sup>7</sup>, conduit d'ailleurs cet auteur à suggérer que c'est le radis même qui a pu être mal interprété (Brown 1991, p. 177 et p. 194, n. 27).

Il faut reconnaître que la distinction radis/défense brisée n'est pas toujours évidente. Plusieurs autres représentations de « Gaṇeśa au radis » sont conservées au musée de Phnom Penh, toutes attribuables aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles de notre ère (*ka* 40, *ka* 686, *ka* 1588, *ka* 2296, *ka* 2387 ; Son Soubert & de Bernon 2000, p. 10-11), mais dans plusieurs cas – en particulier *ka* 40 – l'attribut n'est pas aisément identifiable. Celui de la main droite du Gaṇeśa de Tuol Pheakines a ainsi été compris comme un radis en raison de l'aspect singulier de sa partie supérieure (Dalsheimer 2001, p. 99), mais les fanes – ou tout au moins les pousses qui en tiennent lieu – ne sont pas aussi naturalistes que dans notre exemple. Ces « radis » ont d'ailleurs posé des problèmes d'identification même lorsque leurs fanes étaient clairement représentées – le plus souvent vers le bas. Ainsi, à propos du Gaṇeśa de Prasat Ta Met<sup>8</sup> (Figure 6), Henri Marchal notait dans ses carnets de fouilles : « les habitants avaient rassemblé des morceaux d'un ganeça dont le corps gisait un peu plus loin. J'ai ramené cette sculpture au dépôt. La photo N° 4133 montre les morceaux réunis de ce Gaṇeśa dont la main droite tient un objet (mouchoir ?) que je n'ai pu identifier » (*JFCA*, 13, sept. 1936, p. 91 ; *RCA*, sept. 1936 ; Figure 5).

<sup>7</sup> Alice Getty rapporte que, selon Kern, Gaṇeśa portant un *mūlaka* est cité dans la *Bṛhat-Saṃhitā* (VI<sup>e</sup> siècle de notre ère ; chap. 58, st. LVIII), mais souligne qu'il semble que cette stance n'apparaît que dans un seul des textes connus de la *Bṛhat-Saṃhitā* (1936, p. 62). On notera également que le chapitre 11 de la *Yājñavalkya-smṛti*, consacré à Gaṇeśa, mentionne le *mūlaka* parmi les denrées devant être rassemblées pour l'offrande de nourriture à Vināyaka, c'est-à-dire Gaṇeśa (Bist 2004, p. 91, stance 288). Une datation du III<sup>e</sup> siècle a été avancée pour la *Yājñavalkya-smṛti*, mais ce texte reste difficile à dater. Cependant, il aurait été fixé sous sa forme actuelle au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère (Renou & Filliozat 1947, p. 438).

<sup>8</sup> CISARK n° 1177 (Carte interactive des sites archéologiques khmers : <http://www.site-archeologique-khmer.org>).

Il est à noter que toutes les représentations comportant cet attribut semblent préangkorien. La position des jambes du Gaṇeśa de Prasat Ta Met laisse penser qu'il serait postérieur à notre bas-relief, mais l'absence de tout ornement et la position de sa tête, fortement enfoncée dans les épaules, le rattachent néanmoins à l'époque préangkorienne. C'est également le cas du Gaṇeśa debout, portant un attribut « feuillu », conservé sous le numéro 1987.147 au Cleveland Museum of Art, qui proviendrait du Cambodge et serait également attribuable au VII<sup>e</sup> siècle (Brown 1991, p. 194, n. 21 ; *The Bulletin of the Cleveland Museum* 75, n. 2, 1987, fig. 202). Notre stèle fournit une nouvelle attestation khmère de cet attribut de Gaṇeśa, attribuable cette fois avec certitude à la fin du VII<sup>e</sup> siècle.

Gaṇeśa est encadré par deux corps d'animaux – des lions vraisemblablement – dressés sur leurs pattes arrières et « végétalisés », dont seule la partie postérieure du corps reste zoomorphe (Figure 6). Des motifs végétaux partent ainsi en volutes de leur torse et de leur queue, pour habiller tout l'espace de part et d'autre du motif central. La mutation animaux / végétaux se retrouve régulièrement au Cambodge au cours de la période préangkorienne, notamment au niveau des corps de *nāga* ou de *makara* qui ornent les extrémités des linteaux. Cet usage avait été observé sur un linteau d'Ak Yum daté du VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère par Jean Boisselier qui proposait d'y voir une influence de l'art indonésien où ce type de mutation avait une importance particulière (1968, p. 127). Par ailleurs, la luxuriance de la composition n'est pas sans rappeler l'envahissement par le décor végétal des linteaux du VIII<sup>e</sup> siècle, caractéristique également soulignée par Boisselier dans son étude du style de Kompong Preah (*ibid.*, p. 101). D'une manière générale, le décor de cette stèle semble donc cohérent avec la datation donnée dans le texte, ce qui constitue un premier argument en faveur de son authenticité.

Enfin, la partie historiée est soulignée par une frise de boutons de lotus stylisés, qui se réduisent à de petits motifs géométriques en relief, composés de tores avec point concentrique, et qui sont enchâssés dans un rectangle oblong. L'ensemble est séparé du texte par une ligne horizontale incisée.

\* \* \*

Le texte conservé est composé de deux lignes complètes en khmer préangkorien, soigneusement calligraphiées. On distingue également les deux premiers *akṣara* d'une troisième ligne, également en khmer ; de la suite, il ne reste que la partie supérieure de quelques caractères, ainsi que quatre *virāma* et deux signes avec la vocalisation *ī*. Le texte qui nous est parvenu rapporte le lieu et la date des faits ou de l'édit qui faisaient l'objet de la suite. Malgré sa brièveté, cette inscription reste susceptible d'apporter quelques informations intéressantes.

**Texte<sup>9</sup> :**

(1) 𑀓<sup>10</sup> ṣodaśottaraṣaṣṭa śakaparigraha daśamī ket· 'āṣāḍha (2) svātinakṣatra candradivasavāra 'āy· kanloñ· purandarapura 𑀓 (3) ('ā)j[ñ]ā (vraḥ) {4}·{2}·Cī {5}·{2}· Cī {2}<sup>11</sup>

**Traduction :**

(1-2) 616 *śaka*, dixième jour de la quinzaine claire d'āṣāḍha, mansion lunaire Svāti, un lundi<sup>12</sup>, au *kanloñ* de Purandarapura.

(3) Ordre du Vraḥ...

UN KANLOÑ À PURANDARAPURA...

L'intérêt de ce texte réside essentiellement dans l'association qu'il met en évidence entre le toponyme de Purandarapura, « la ville de Purandara (Indra) » et le terme *kanloñ*. Celui-ci peut prendre plusieurs sens et

<sup>9</sup> Édition fondée sur l'examen de la stèle et des clichés EFEO K. 1240-1 à 3 ; ces clichés ont été aimablement communiqués par le propriétaire et déposés à la photothèque de l'École française d'Extrême-Orient.

<sup>10</sup> D'un point de vue paléographique, il y a peu à dire après avoir constaté l'usage de caractères préangkoriens très réguliers et présentant les caractéristiques habituelles de cette époque : forme très allongée, *ra* à double haste, etc. Toutefois, on notera l'usage d'un signe de ponctuation liminaire assez inhabituel en forme de 6, que l'on retrouve au début de l'inscription K. 904, qui date du règne de Jayadevī (635 *śaka* ; Figure 7). Cette « coïncidence » est anecdotique et ne saurait constituer un argument valable pour attribuer l'inscription K. 1240 à cette reine, surtout quand on connaît les limites des datations paléographiques. Cependant, ce détail met en valeur l'intérêt que pourrait présenter l'étude de l'évolution des graphèmes et des usages des scribes. Le même signe est utilisé à la fin de la deuxième ligne, pour souligner la transition entre la date et le début de l'édit proprement dit.

<sup>11</sup> Étant donné la position des *virāma* et des voyelles, il est tentant de restituer : 'ājñā vraḥ [kamrateñ]· ['āñ]· [n]ī [vraḥ]· [kamrateñ]· Cī {2}, « Édit du Vraḥ Kamrateñ 'Añ (le roi ?), au sujet du Vraḥ Kamrateñ 'Añ... », formulation que l'on retrouve dans deux inscriptions attribuées au règne de Jayavarman I<sup>er</sup> : K. 44 (face A, l. 7 ; 596 *śaka* ; IC II, p. 10) et K. 38 (l. 1 ; VI<sup>e</sup> *śaka* ; IC II, p. 45).

<sup>12</sup> Soit le lundi 8 juin 694 de notre ère (Billard & Eade 2006, p. 403) ; là encore, le fait que les données de la date – millésime, jour, mois et mansion lunaire – soient cohérentes constitue un indice important en ce qui concerne l'authenticité de cette stèle.

<sup>13</sup> Dans ce contexte, Saveros Pou propose les traductions suivantes : « Cavité, caverne. Chambre, entrepôt d'archives, trésor d'un temple. Tour, *prāsāda* » (2004, s. n., p. 79) et Long Seam : « monument, temple, tour, palais » (s. d., s. n., p. 92). Curieusement, Philip N. Jenner ne relève pas ce sens dans la définition qu'il donne de ce terme

pose de ce fait des problèmes d'interprétation<sup>13</sup>. Or, l'inscription K. 44 rapporte qu'en 596 *śaka* (674 de notre ère), un ordre de Jayavarman I<sup>er</sup> fut adressé depuis le *mandira* de Purandarapura (face A, l. 6-8 ; *IC* II, p. 11-12). En sanskrit, *mandira* désigne un « lieu d'habitation », une « demeure (palais, temple) » (*DSF*, s. n., p. 553), des sens qui sont, comme on l'a vu, assez proches de ceux que l'on attribue généralement à *kanloñ* (cf. n. 13). Étant donné qu'il s'agit du lieu d'émission d'un ordre royal, on est alors en droit de supposer que *mandira* désigne ici le palais du souverain<sup>14</sup>.

Bien que l'inscription K. 1240 ne puisse être attribuée au règne de Jayavarman I<sup>er</sup><sup>15</sup> – nous y reviendrons – cette nouvelle occurrence est particulièrement intéressante puisqu'elle invite à proposer une équivalence entre le terme sanskrit *mandira* et le terme khmer *kanloñ* et donc à interpréter ici ce dernier comme « un palais, une résidence royale », que celui-ci ait été situé ou non dans la capitale proprement dite.

#### À PROPOS DE PURANDARAPURA

Ce nouveau texte ne permet pas de trancher la question de l'identité de la capitale de Jayavarman I<sup>er</sup>, ni même celle de la localisation de Purandarapura, mais il constitue une opportunité pour reprendre les données relatives à ce toponyme.

---

dans son dictionnaire, et ce, bien qu'il propose, entre autres, de traduire l'expression *kanloñ kurāk kandāy*, par « the residence of the *kurāk* of *Kandāy* » (Jenner 2009, s. n., p. 24). Il faut rappeler ici que le terme *kanloñ* apparaît dans d'autres contextes – notamment dans les titulatures de certaines divinités féminines – et prend alors un sens différent, qui reste également problématique (selon Saveros Pou : « dépasser, trépasser. Défunt. Supérieur à : le premier, la mère », 2004, s. n., p. 78 ; à ce sujet, cf. Soutif 2010, p. 130-131). Ashley Thompson, notant que la « cavité » renvoie au ventre maternel et donc à la « mère », a proposé de voir un lien étymologique entre ces deux *kanloñ* à partir du verbe *luñ*, « creuser pour enlever l'intérieur d'un objet » (Thompson 1999, p. 201). Elle se démarque en cela de Saveros Pou qui ne rapproche ce verbe que du premier sens de *kanloñ* évoqué ci-dessus. Dans la tradition indienne, ce rapprochement entre la « matrice » et une « résidence » est plutôt intéressant quand on sait qu'une telle équivalence existe dans le vocabulaire sanskrit. En effet, le composé *garbha-gṛha*, litt. « la maison de l'embryon » et donc la matrice, ou « la maison qui est un embryon » (Dagens 1994, p. 264, n. 10 et 1996, annexe 1), peut désigner un « appartement intérieur », une « chambre à coucher », ou encore le « sanctuaire d'un temple » (*DSF*, s. n., p. 226). Selon Bruno Dagens, il peut d'ailleurs être considéré comme « l'appellation générique de la *cella* » dans les traités d'architecture ou de rituels indiens (1994, p. 270). On ne saurait affirmer que l'existence de la même notion, en khmer, résulte d'une influence indienne, mais il reste notable qu'elle trouve un écho dans une littérature technique bien diffusée au Cambodge.

<sup>14</sup> Dans son étude de l'inscription K. 44, George Cœdès traduisait *kanloñ* par « résidence » et non par « palais », sans doute parce qu'il ne pensait pas que Purandarapura soit la capitale de ce roi. Il lui préférerait la ville de Naravaranagara, c'est-à-dire Angkor Borei (Cœdès 1943-46, p. 3). Claude Jacques (non publié mais cité dans Vickery 1998, p. 353), entre autres, a depuis contredit cette hypothèse qu'il juge basée sur une surinterprétation de l'inscription K. 49 (586 *śaka* ; *IC* IV, p. 6).

<sup>15</sup> Il faut reconnaître que la formule '*ājñā vraḥ kamrateñ' añ* ne garantit pas, a priori, que l'ordre émanait d'un roi, cette titulature pouvant potentiellement désigner un haut dignitaire. S'agissant d'un ordre émis, cette hypothèse est cependant très vraisemblable, d'autant que c'est le cas dans d'autres inscriptions, lorsque le reste du texte permet d'identifier le *Vraḥ Kamrateñ' Añ* en question.

La « ville de Purandara » est attestée sept fois dans le corpus, mais bien que plusieurs hypothèses aient été suggérées, elle n'a pas encore pu être localisée<sup>16</sup>. Purandarapura apparaît d'abord dans deux inscriptions préangkorienues. Elles proviennent respectivement de la province de Prei Veng (K. 493, l. 22 ; 579 *śaka* ; IC II, p. 149) et des environs de Kamput (K. 44, face A, l. 6 ; 596 *śaka* ; IC II, p. 10), mais ne livrent aucune indication géographique utilisable. Dans la première, une rizière est donnée à un serviteur « à *kañjrap 'mac* (dans) Purandarapura »<sup>17</sup>. Malheureusement, cette précision ne nous est d'aucun secours car l'expression *kañjrap 'mac* n'a pas été interprétée de façon satisfaisante. Quant à l'inscription K. 44, elle relate seulement, comme on l'a vu, un ordre promulgué à Purandarapura. La provenance de ces deux inscriptions pourrait encourager à situer Purandarapura dans le sud du Cambodge, mais dans les deux cas, rien ne s'oppose à ce que cette ville ait été très éloignée des sites où ces stèles étaient installées.

Les inscriptions attribuables à la période angkorienne proviennent, elles, de régions plus variées. Les inscriptions K. 528 (face A, st. IX ; 874 *śaka* ; Finot 1925, p. 312, 332), K. 333 (face A, l. 27 ; 815 *śaka* ; Soutif 2009, p. 501) et K. 464 (l. 6 ; 890 *śaka* ; Cœdès 1911 [a], p. 396 & Jacques 1970, p. 57) proviennent toutes trois de la province de Siem Reap. La première compare une autre ville – Svargadvārapura – à Purandarapura, sans qu'il soit possible de dire si l'on n'y évoque pas plutôt la cité « céleste » d'Indra proprement dite. Dans les deux autres cas, Purandarapura est le nom d'une circonscription administrative, un *pramān*, lieu de résidence de serviteurs dont ces textes commémorent la donation et qui pourrait donc être assez éloigné des sites dont proviennent ces inscriptions, en particulier s'il s'agissait de riziculteurs dont les terres n'étaient pas nécessairement situées à proximité du sanctuaire qu'ils approvisionnaient.

L'inscription K. 989 (face B, l. 2 ; 930 *śaka* ; IC VII, p. 175, 182), qui provient de la province de Battambang, est à peine plus éclairante car elle ne fait que rappeler qu'un roi nommé Jayavarman avait prononcé une ordonnance « dans Purandarapura ». Ce roi a d'abord été assimilé à Jayavarman V (IC VII, p. 171) par Cœdès, puis à Jayavarman I<sup>er</sup> ou Jayavarman II, notamment par Claude Jacques, mais il est impossible pour l'instant de l'identifier avec certitude<sup>18</sup>. Ce qui est plus intéressant, c'est qu'un parallèle a

<sup>16</sup> On rappellera que Claude Jacques a proposé de rapprocher Purandarapura du Purandaraparvata, « la montagne de Purandara », cité dans l'inscription K. 457 (l. 7 ; 815 *śaka* ; Jacques 1970, p. 62 ; Cœdès 1918, p. 13), qui correspond à l'actuel Phnom Dei, temple situé sur une colline à 2,5 km à l'est de Banteay Srei (CISARK n. 504). Cependant, si cette hypothèse méritait d'être suggérée, rien ne permet de l'étayer et la construction de ces toponymes n'est pas suffisamment originale pour que le lien entre eux soit inévitable. Par ailleurs, il est possible que plusieurs villes ait porté ce nom au cours de l'histoire khmère, mais ne disposant pas d'indices permettant de le supposer et surtout de différencier plusieurs Purandarapura, j'ai considéré ici que ce toponyme se rapportait à un même site dans les différentes occurrences relevées.

<sup>17</sup> '*ai kañjrap 'mac purandarapura* : trad. Cœdès (IC II, p. 151). À propos de *kañjrap 'mac*, cf. Vickery 1998, p. 237-239, LDI, p. 4 et Jenner 2009, s. n., p. 588. Jenner traduit cette expression par « prisoners of war bound to [the land in] Purandarapura ». Cette interprétation, fermement critiquée par Vickery, est sans doute discutable, mais n'apporte de toutes façons aucun élément concernant l'identification du site.

<sup>18</sup> À ce sujet, cf. Vickery 1998, p. 352-356, où les différentes hypothèses sont présentées ; voir aussi Jacques 1972, p. 216-217.



été proposé entre le Purandarapura de la partie sanskrite de cette inscription et l'Indrapura qui est mentionné dans la partie khmère (face B, l. 9 ; *ibid.*). Il me semble que cette assimilation, sans être impossible, n'est pas évidente et, pour tout dire, est un peu étonnante. Purandara étant un nom d'Indra, l'usage indifférencié de l'un ou l'autre de ces noms serait sans doute possible en sanskrit, ne serait-ce que pour répondre aux exigences de la métrique, mais il ne semble pas certain pour autant que dans un texte en khmer, Indra et Purandara soient interchangeable dans un toponyme. Quoi qu'il en soit, Indrapura pose également des problèmes de localisation et cette identification ne fait donc que compliquer un peu plus les choses<sup>19</sup>.

La dernière occurrence nous apporte peut-être un indice. L'inscription K. 56 (face D, l. 1 ; IX<sup>e</sup> *śaka* ; IC VII, p. 11) provient de la province de Prei Veng. Il s'agit de la seule des inscriptions angkoriennes qui encouragerait à supposer une implantation méridionale. Pourtant, bien que très lacunaire, son texte nous donne une indication qui pourrait contredire cette hypothèse. En effet, si la restitution de Cœdès [*śrī loka*]nāthasya est correcte, la stance XXXII indiquerait que la ville de Purandara était située « à l'est de Śrī Lokanātha » (IC VII, p. 14). Or, l'inscription K. 259 rapporte justement une donation de la reine Jayadevī en faveur d'un Lokanathā (piédroit Nord, st. XVII ; VII<sup>e</sup> *śaka* ; IC VII, p. 54, 57). Cette inscription provient du Vat Khnat, monastère installé sur les ruines d'un temple situé à 700 m environ au sud de l'angle sud-ouest du Baray occidental (IK 592, Lunet de Lajonquière 1911, p. 281). Il est alors tentant de rapprocher ce nom de divinité du sanctuaire de Śrī Lokanathā à l'est duquel l'inscription K. 56 situait Purandarapura (Wolters 1974, p. 377), ce qui est plutôt troublant quand on sait qu'à l'est – ou plus exactement au nord-est – de ce site, se trouve l'emplacement supposé de l'ancienne ville du Baray<sup>20</sup>. Cependant, il convient de rester prudent à ce sujet, car un Śrī Lokanātha est également évoqué en 850 *śaka* (928-29 de notre ère) dans l'inscription K. 35 du Prasat Neang Khmau, temple localisé lui aussi dans le sud du Cambodge, dans la province de Ta Keo et qui n'est distant que de 70 km à vol d'oiseau du lieu de découverte de l'inscription K. 56. De plus, il est délicat de considérer le temple de Vat Khnat comme indépendant de la ville du Baray, puisqu'il fait partie de l'ensemble des vestiges qui ont permis d'identifier celle-ci.

Pourtant, l'épigraphie apporte d'autres arguments en faveur de la région du Baray occidental comme lieu d'établissement de la ville nommée Purandara. En effet, aux occurrences de *purandarapura*, il faut ajouter celles d'un autre toponyme, *puran*. Celui-ci apparaît dans l'inscription K. 904 qui fut justement découverte dans le Baray occidental. À la ligne 19 de la face B de cette stèle, un donateur est qualifié par l'expression *tāñ ta 'ai puran* (635 *śaka* ; IC IV, p. 60-62), « Tāñ à Puran ». L'usage de la particule locative 'ai

<sup>19</sup> Comme le note Christophe Pottier : « La cité d'Indrapura n'a pas été localisée avec certitude ; deux sites ont été proposés : Banteay Prei Nokor (Cœdès, 1928 rééd. 1989, 132) ou les environs du Baray occidental (Stern, 1938, 180) » (Pottier 1999, p. 171, n. 452).

<sup>20</sup> Il faut rappeler que les recherches menées par Georges Trouvé à partir de 1933 (RCA, août 1934), complétées par les campagnes de reconnaissance aérienne de Victor Goloubew (BEFEO 1936, p. 476), ont permis de mettre en évidence une importante concentration de vestiges préangkoriens au sud-ouest du Baray occidental (Pottier 1999, p. 135). Cette « ancienne ville du Baray » comprenait notamment le temple montagne d'Ak Yum, dans la digue sud du Baray.

implique bien un toponyme ; la proposition de Claude Jacques de voir dans puran une forme abrégée de *puran*[*darapura*] est alors assez séduisante (non publié, mais cité dans Vickery 1998, p. 355). En effet, l'élosion des dernières syllabes de ce toponyme ne serait pas un cas isolé : il semble par exemple qu'il faille reconnaître un autre *pramān*, celui d'Aninditapura / 'Ninditapura, dans le *pramān 'nin* de l'inscription K. 989<sup>21</sup> (face B, l. 26 ; 930 *śaka* ; IC VII, p. 176, 184).

À ce stade de la réflexion, il est alors intéressant de constater que l'on relève *puran* dans une autre inscription – angkorienne cette fois – provenant de la même région, plus précisément du Prasat Kôk Po (K. 256 O, l. 33 ; 906 *śaka* ; Cœdès et Dupont 1937, p. 394, 396). Or, ce temple est situé à deux kilomètres au nord-est de l'angle ouest du Baray occidental, dans l'axe nord-sud du Prasat Ak Yum, et est relié au Baray par une chaussée (IK 597, Lunet de Lajonquière 1911, p. 284). Ce texte ne donne aucune indication relative à la localisation de Puran, puisqu'il se borne à mentionner le « Khloñ de Puran » et les « gens de Puran », mais cette occurrence établit néanmoins un lien, aussi ténu soit-il, entre Puran[*darapura*] et les environs du Baray occidental, où certains auteurs ont cru pouvoir situer l'une des capitales préangkorienues.

#### PURANDARAPURA : UNE CAPITALE DU CAMBODGE PRÉANGKORIEN DANS LA RÉGION D'ANGKOR ?

L'identification de Purandarapura à la capitale de Jayavarman I<sup>er</sup> est soutenue par Claude Jacques (1990, p. 41-43). Au vu des inscriptions K. 44 et K. 1240, il est en effet tentant de penser que ce palais – *kanloñ* ou *mandira* – de Purandarapura était implanté dans la capitale même des souverains dont émanaient les ordres consignés dans ces textes. Comme on l'a vu, l'inscription K. 44 est attribuable au règne de Jayavarman I<sup>er</sup>. Il est alors étonnant que la mention d'un ordre provenant du *mandira* de Purandarapura n'ait pas été prise en considération par Cœdès lorsqu'il s'est agi de déterminer la capitale de ce roi<sup>22</sup>, d'autant qu'il proposait justement d'identifier celle-ci à Naravaranağara / Angkor Borei en s'appuyant sur le fait que l'inscription K. 49 évoque un ordre de Jayavarman I<sup>er</sup> apporté de cette ville (586 *śaka* ; Cœdès 1943-46, p. 3 ; Barth 1885, p. 60). On peut alors reprendre cet argument à l'avantage de Purandarapura, en supposant que Jayavarman I<sup>er</sup> ait déplacé, une ou plusieurs fois, le centre de son pouvoir au cours de son règne.

La localisation de la capitale ou des capitales de Jayavarman I<sup>er</sup> a fait l'objet de plusieurs discussions. En dehors de l'hypothèse de Cœdès – Naravaranağara – plusieurs localisations méridionales ont été proposées en raison de la répartition géographique du corpus épigraphique associé à son règne. Lawrence Palmer Briggs a par exemple envisagé le site de Banteay Prei Nokor, et dans une moindre mesure celui de Ba Phnom (1951, p. 56). Michael Vickery préfère assimiler Banteay Prei Nokor à Vyādhapura. Il situe alors Purandarapura dans le sud du territoire d'« Indrapura » qui correspondrait selon lui aux actuelles provinces de Kompong Thom et

<sup>21</sup> En ce qui concerne l'évolution des mots sanskrits passés dans la langue khmère, cf. Martini 1954, qui traite en particulier de « la réduction syllabique des mots et de leur contraction due à la tendance monosyllabique de la langue cambodgienne » (p. 244).

<sup>22</sup> On attendrait évidemment un nom de capitale construit à partir du nom du souverain comme c'est souvent le cas au Cambodge, mais l'absence d'un tel toponyme dans l'épigraphie invite à considérer les différentes villes importantes de cette époque comme des candidates possibles.

de Kompong Cham (1998, p. 356).

Pourtant, malgré l'absence notable d'inscription attribuable avec certitude au règne de Jayavarman I<sup>er</sup> à Angkor, plusieurs auteurs proposent de situer sa capitale dans le nord du Cambodge (Jacques 1986, p. 88), arguant du fait que sa fille, Jayadevī, était manifestement parvenue à y maintenir une certaine autorité malgré le morcellement du royaume à cette époque (Wolters 1974, p. 377)<sup>23</sup>. Ceci nous conduit à revenir sur l'hypothèse qui propose d'identifier Purandarapura à l'ancienne ville du Baray occidental.

L'importance de ce site a encouragé différents chercheurs à y voir une capitale de Jayavarman I<sup>er</sup> ou de Jayavarman II. Philippe Stern proposait ainsi de l'identifier à Indrapura, alors qu'Amarendrapura avait plutôt la faveur de Cœdès (Stern 1938, p. 180 ; Cœdès 1964, p. 187). Enfin, Pierre Dupont, convaincu que Purandarapura était bien le siège de la capitale de Jayavarman I<sup>er</sup>, suggérait de la placer soit à Hariharālaya (Roluos) soit au niveau de la « cité engloutie du Baray » (Dupont 1955, p. 97-98). Selon lui, la découverte d'une inscription de Jayadevī dans le Baray (K. 904 ; 635 *śaka*) renforçait cette identification, car il considérait comme vraisemblable que la capitale de Jayadevī fût la même que celle de Jayavarman I<sup>er</sup>, qu'il pensait être son époux. L'étude de l'inscription K. 259 a permis depuis d'établir qu'il s'agissait en fait de sa fille (IC VII, p. 50), mais son argument reste valable si celle-ci prit sa succession. Le fait que le toponyme *puran* apparaisse également dans cette stèle et dans l'inscription de Prasat Kōk Po, ainsi que la mention du Śrī Lokanātha de l'inscription de Vat Khnat sont autant d'indices en faveur de cette hypothèse.

Cependant, le texte de l'inscription K. 904 de Jayadevī n'implique nullement que sa capitale était à proximité du lieu de sa découverte. En outre, l'ordre n'émane pas du *mandira* ou du *kanloñ* de Purandarapura, mais du *kanloñ de Kāmyārāma*. Nous n'affirmerons pas ici que ce « jardin agréable » est le nom de la capitale de Jayadevī, ni celui de la ville du Baray, mais l'équivalence supposée entre *kanloñ* et *mandira* laisse néanmoins penser que cette souveraine disposait d'une autre résidence que celle de son père lorsque ce texte fut rédigé, en 713 de notre ère, soit dix-sept ans après celui de l'inscription K. 1240, à moins de supposer que ces deux toponymes désignaient le même site<sup>24</sup>.

Ainsi, bien que les plus anciennes occurrences de Purandarapura proviennent de sites fort éloignés d'Angkor, la ville du Baray reste une candidate intéressante ; reste à savoir si cette capitale est envisageable pour le souverain commanditaire de l'inscription K. 1240.

---

<sup>23</sup> On rappellera que Michael Vickery penche plutôt pour un déplacement tardif du pouvoir de Jayavarman I<sup>er</sup> dans cette région (1998, p. 356).

<sup>24</sup> Le fait que l'influence de cette reine soit souvent considérée comme limitée à la région d'Angkor est un élément favorable à l'identification de Purandarapura à la ville du Baray. Cependant, on notera que l'inscription K. 1029 témoigne du fait qu'en 743/744 de notre ère – ou plus prudemment entre 738 et 748 de notre ère, car la lecture de cette date reste très incertaine (cf. Soutif 2009, p. 433, n. 139) – un roi (ou une reine) confirme une donation effectuée par le défunt Jayavarman I<sup>er</sup> dans la région de Phnom Penh (Soutif 2009, p. 426, 433). S'il est peu vraisemblable qu'il s'agisse de Jayadevī, il n'en reste pas moins que le souverain en question se plaçait dans la continuité du règne de Jayavarman I<sup>er</sup>, et donc du propre père de Jayadevī et ce, peu après le règne de celle-ci. Ceci n'est évidemment pas suffisant pour affirmer que le territoire de cette reine était plus étendu que nous ne le pensons habituellement, mais il faut reconnaître que l'absence d'inscription mentionnant son nom n'est pas un argument suffisant puisque, après tout, le souverain de K. 1029, par exemple, n'est pas nommé.

LE COMMANDITAIRE DE L'INSCRIPTION K.1240

Il faut garder à l'esprit le fait que Cœdès, à la fin de sa vie, avait assimilé Jayavarman I<sup>er</sup> au roi mentionné par l'inscription K. 1004 (612 *śaka* / 690 de notre ère ; Cœdès 1968, p. 72), et ce, bien que l'inscription K. 451 datée de 681 de notre ère mentionne Jayavarman Ier sous son nom posthume, *vraḥ kamratān 'añ ta dau śivapura*, « le Vraḥ Kamratān 'Añ qui est allé à Śivapura » (face Sud, l. 13 ; 602 *śaka* ; IC V, p. 50, 51). L'inscription K. 1004 repousserait donc de dix ans le décès de ce souverain (Billard & Eade 2006). La date de notre stèle, 694 de notre ère, impliquerait un règne de plus de quarante ans, mais autoriserait alors à penser que ce roi était le commanditaire de l'inscription. Par ailleurs, on rappellera que plusieurs inscriptions de cette époque commencent par la formule *'ājñā vraḥ kaṃmratañ 'añ ni...*, « ordre du Vraḥ Kaṃmratañ 'Añ au sujet de... », qui a été attribuée à tort ou à raison à Jayavarman Ier, bien qu'elle ne précise pas le nom du roi. Si la restitution proposée pour la troisième ligne de l'inscription K. 1240 est correcte (cf. n. 11), nous disposerions alors d'un autre indice invitant à attribuer l'inscription K. 1240 au règne de Jayavarman I<sup>er</sup>.

Cette hypothèse rencontre cependant deux objections : en premier lieu, comme le notait Michael Vickery, cette formulation attribuée généralement aux inscriptions du règne de Jayavarman Ier apparaît également dans des textes attribuables à Jayadevī (1998, p. 101), et ne saurait donc constituer un argument définitif. Par ailleurs, le texte de K. 1004 pose encore des problèmes d'interprétation et pourrait lui-même faire référence à un autre roi nommé Jayavarman (*ibid.*, p. 360-365).

Ainsi, si l'on considère que l'inscription K. 1004 ne peut évoquer Jayavarman I<sup>er</sup> puisqu'il était mort depuis 680/681 de notre ère, alors deux souverains sont envisageables en 694 de notre ère : celui qui est nommé Jayavarman dans l'inscription K. 1004 et la fille de Jayavarman Ier, la reine Jayadevī. La parenté de Jayavarman I<sup>er</sup> et de Jayadevī nous encourage à privilégier la deuxième de ces hypothèses : Jayadevī aurait résidé dans le palais de son père, où qu'il se trouve, au moins dans les premiers temps de son règne puisque des ordres attribuables à ces deux souverains émanent du *kanloñ / mandira* de la même ville à vingt ans d'intervalle. Elle se serait maintenue dans une telle continuité avant, peut être, de l'abandonner pour le palais de Kāmyārāma cité dans l'inscription K. 904. La localisation de Purandarapura sera donc déterminante pour comprendre la succession de Jayavarman Ier et les premières années du règne de Jayadevī, ainsi que les circonstances du déplacement du centre du pouvoir du sud du Cambodge vers le nord.

## Bibliographie

### Abréviations

APK : *Articles sur le pays khmer* ; cf. CÆDÈS 1989/92.

BEFEO : *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*.

DSF : *Dictionnaire sanskrit-français* ; cf. STCHOUPAK & RENOÛ 1932.

IC : *Inscriptions du Cambodge* ; cf. Cædès 1937-1966.

JFCA : *Journaux de fouilles de la Conservation d'Angkor*.

LDI : *Lexicon of the Dated Inscriptions* ; cf. Jenner 1981.

RCA : *Rapports de la Conservation d'Angkor*.

- BARTH, A., 1885, *Inscriptions sanscrites du Cambodge* (extraits des notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale 27, 1<sup>ère</sup> partie, 1<sup>er</sup> fascicule), Imprimerie nationale, Paris : 1-180.
- BILLARD, R., & J. C. EADE, 2006, « Dates des inscriptions du pays khmer », *BEFEO* 93, [publié en 2008] : 395-428.
- BIST, B. S., 2004, *Yājñavalkya-smṛti of Yogīsvara Mahārṣi Yājñavalkya* (Sanskrit text, transliteration, and English translation with copious notes), Delhi, Chaukhamba Sanskrit Pratishthan.
- BOISSELIER, J., 1963, *La statuaire du Champa. Recherches sur les cultes et l'iconographie.*, École française d'Extrême-Orient, Paris.
- BOISSELIER, J., 1966, *Le Cambodge [Manuel d'archéologie d'Extrême-Orient, première partie : Asie du sud-est, tome I]*, A. et J. Picard, Paris.
- BOISSELIER, J., 1968, « Les linteaux khmers du VIII<sup>e</sup> siècle. Nouvelles données sur le style de Kompong Prah », *Artibus Asiae* 30 : 101-144.
- BRIGGS, L.P., 1999, *The ancient Khmer Empire*, Bangkok, White Lotus [1<sup>ère</sup> éd. 1951].
- BROWN, R., 1991, *Ganesha : Studies of an Asian God*, State University of New York, Albany.
- CÆDÈS, G., 1911[a], « Études Cambodgiennes : 3. Une nouvelle inscription du Phnom Bâkheñ, IK 496, *BEFEO* 11 (3-4) : 396-398, [Réimpr. 1989, *APK* 1 : 6-8].
- CÆDÈS, G., 1918, « Études Cambodgiennes : 15. Inscription du Phnom Dei », *BEFEO* 18 (9) : 13-14 [Réimpr. 1989, *APK* 1 : 65-66].
- CÆDÈS, G., 1928, « Études Cambodgiennes : 20. Les capitales de Jayavarman II, *BEFEO* 28 (1-2) : 113-123 [Réimpr. 1989, *APK* 1 : 127-137].
- CÆDÈS, G., 1937-66, *Inscriptions du Cambodge* (8 vol.), Hanoi et Paris, EFEO.
- CÆDÈS, G., 1943-46, « Études Cambodgiennes : Quelques précisions sur la fin du Fou-nan », *BEFEO* 43 : 1-8 [Réimpr. 1989, *APK* 1 : 327-334].

- CÆDÈS, G., 1964, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie* [Rééd. 1989, Éd. de Brocard, Paris], Histoire du Monde, vol. VII, Paris.
- CÆDÈS, G., 1968, *The Indianized States of Southeast Asia* [Trad. de Cædès 1948 : *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, par Susan Brown Cowing]. Kuala Lumpur. Honolulu, Walter F. Vella, University of Mlaysia Press, East-West Center Press.
- CÆDÈS, G., 1989-92, *APK* (2 vol.), EFEO [Réimpr. des articles sur le Cambodge parus dans le *BEFEO* et dans les *Cahiers de l'École française d'Extrême-Orient*], Paris.
- CÆDÈS, G., & Pierre, D., 1937 « Les inscriptions de Pràsàt Kòk Pò », *BEFEO* 37 : 379-413 [Réimpr. 1992, *APK* 2 : 81-98].
- CÆDÈS, G., 1943, « Inscriptions de Sdøk Kāk Thom, Phnom Sandak et Práh Vihār », *BEFEO* 43: 56-134 [Réimpr. 1992, *APK* 2: 56-154].
- DAGENS, B., 1994, « Le temple indien en Asie du Sud-Est – Archéologie d'une forme », dans *Recherches nouvelles sur le Cambodge*, EFEO, Paris: 259-272 [Rééd. Dagens 2005 : 205-220].
- DAGENS, B., 1996, « Le temple, corps du dieu », dans N. Balbir, J. Fezas et G. J. Pinault (éd.), *Langue, style et structure dans le monde indien - Centenaire de Louis Renou*, Bibliothèque de l'EPHE - IV<sup>e</sup> section, Paris: 353-383 [Rééd. Dagens 2005: 125-149].
- DAGENS, B., 2005, *Traités, temples, et images du monde indien : études d'histoire et d'archéologie*, articles rassemblés par M.-L. Barazer-Billore et V. Lefèvre. Pondichéry, Institut Français de Pondichéry, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris.
- DALSHEIMER, N., 2001, *L'art du Cambodge ancien. Les collections du musée national de Phnom Penh*, EFEO, Paris.
- DUPONT, P., 1955, « La statuaire préangkorienne », *Artibus Asiae* 15 (suppl.).
- FINOT, L., 1925, « Inscriptions d'Angkor », *BEFEO* 25 : 289-410.
- FINOT, L., 1932, « Stèles historiées du Cambodge », in *Études d'orientalisme publiées par le musée Guimet à la mémoire de Raymonde Linossier*, Librairie Ernest Leroux, Paris : 255-259.
- GETTY, A., 1936, *Ganesa : A Monograph on the Elephant-Faced God*, Clarendon Press, Oxford.
- GRIFFITHS, A., 2009, « Sūrya's Nāgas, Candra's Square Seat and the Mounted Bull with Two Guardians – Iconographical notes on two Khmer illustrated stela inscriptions », in Gerd, J. R., Mevissen & Arundhati Banerji (éd.), *Prajñādhara. Essays on Asian Art History Epigraphy and Culture. In Honour of Gouriswar Bhattacharya*, Kaveri Books, New Delhi : 466-478.
- JACQUES, C., 1970, « Études d'épigraphie cambodgienne : 4. Deux inscriptions du Phnom Bakheñ (K. 464 et K. 568) », *BEFEO* 57 : 57-67.
- JACQUES, C., 1972, « La carrière de Jayavarman II », *BEFEO* 59 : 205-220.

- JACQUES, C., 1986, « Le pays khmer avant Angkor », *Journal des Savants* : 59-95.
- JACQUES, C., & René D., 1990, *Angkor*, Bordas, Paris.
- JENNER, P. N., 1981, *A Chrestomathy of pre-Angkorian Khmer. II : Lexicon of the dated Inscriptions*, Hawaii, University of Hawaii at Manoa : Center for southeast Asian studies. School of Hawaiian, Asian, and Pacific Studies (Southeast Asia Paper n° 20, part 2).
- JENNER, P. N., 2009, *A Dictionary of pre-Angkorian Khmer*, Pacific Linguistics, Canberra.
- KALISTA, K., & C., ROCHELL, C. Jr., 2007, *Pantheon of the gods. Art from India and Southeast Asia*, New York, Carlton Rochell Asian Art.
- KHUN, S., 2002, *The New Guide to the National Museum, Phnom Penh*, The Department of Museums, Ministry of Culture and Fine Arts, Phnom Penh.
- LONG, S., s. d. *Dictionnaire du khmer ancien (d'après les inscriptions du Cambodge des VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)*, Phnom Penh, Phnom Penh Printing House.
- LUNET DE LAJONQUIÈRE, É., 1902-11, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge* (3 vol.), Ernest Leroux, Paris.
- MARTINI, F., 1954, « De la réduction des mots sanskrits passés en cambodgien », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 50 (1) : 244-261.
- PARMENTIER, H., 1909, *Inventaire descriptif des monuments çams de l'Annam. Tome I. Description des monuments*, Imprimerie nationale - Ernest Leroux, Paris.
- POTTIER, Ch., 1999, « Carte archéologique de la région d'Angkor Zone sud », thèse de doctorat sous la direction de Bruno Dagens, Université Paris III Sorbonne nouvelle, 3 vols.
- POU, S., 2004, *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais. An Old Khmer-French-English Dictionary. Vacanānukram khmaer cās'pārāṃn-aṅgles*, L'Harmattan, 2<sup>e</sup> édition [1<sup>ère</sup> éd. 1992 + supplément], Paris.
- RENOU, L., & Jean, F., 1985, *L'Inde Classique. Manuel des études indiennes*, tome I, avec le concours de Pierre Meile, Anne-Marie Esnoul et Liliane Silburn, Paris, Adrien Maisonneuve [1<sup>ère</sup> édition 1947], Paris.
- SEDYAWATI, E., 1994, *Ganesha statuary of the Kadiri and Singhasari periods*, Paperback, Leiden.
- SON S., & Olivier, B., 2000, *Les Gaṇeśa du Musée National. Exposition au Musée National de Phnom Penh, 20 mars - 31 mai 2000*, Ministère de la Culture et des Beaux-Arts, Phnom Penh.
- SOUTIF, D., 2009, *Organisation religieuse et profane du temple khmer du VII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Michel Jacq-Hergoualc'h, Université Paris III Sorbonne nouvelle, 3 vols.
- SOUTIF, D., 2010, « Une “bague de Rāma” datant du règne de Jayavarman VII (K. 1277) ? », *Arts Asiatiques* 65: 115-126 [à paraître en 2011].

STERN, Ph., 1938, « Hariharālaya et Indrapura », *BEFEO* 38 (1): 175-197.

STCHOUPAK, N., NITTI, L., & Louis R., 1932, *Dictionnaire Sanskrit-Français*, Paris, Adrien-Maisonneuve [Rééd.1997],

THOMPSON, A., 1999, « Mémoires du Cambodge », thèse de doctorat sous la direction de Hélène Cixous, Université Paris VIII, 2 vols.

VICKERY, M., 1998, *Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7<sup>th</sup>-8<sup>th</sup> Centuries*, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco, Tokyo.

WOLTERS, O. W., 1974, « North-western Cambodia in the seventh century », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 37: 355-384.



សង្ខេប

Kanloñ ou mandira, un palais à Purandarapura à la fin du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère ?  
Dominique Soutif

ថ្ងៃភ្នំតែខូចខាតខ្លះ ហើយគេពុំស្គាល់ប្រភព ផ្ទាំងចារឹកលេខ K.1240 មានសារៈសំខាន់ច្រើនយ៉ាង។ តាមបដិមាសាស្ត្រ គឺសំខាន់នៅត្រង់ថា ជាឧទាហរណ៍តែមួយគត់នៅជំនាន់នោះ គេឆ្លាក់រូបព្រះគណេសកាន់មើមចៃថាវ។ ក្នុងវិស័យពាក្យវិញ ឃើញថាយើងអាចគិតថាពាក្យខ្មែរ កន្លោង និងពាក្យសំស្ក្រឹត មន្ទិរសំដៅវត្ថុតែមួយដែលកាន់តែជួយយើងឱ្យយល់ថាទីកន្លែងដែលមានអាការនោះតាំងទីជាកន្លែងប្រភេទអ្វី។ សំខាន់បំផុតក្រោយ គឺពាក្យនេះធ្វើឱ្យយើងគិតថាមាន “រាជដំណាក់” ឬ “រាំង” នៅបុរន្ទរបុរ មានន័យថាក្រុងនេះអាចជារាជធានីមួយនៃកម្ពុជាសម័យបុរាណ។

**Abstract**

Kanloñ ou mandira, un palais à Purandarapura à la fin du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère ?  
Dominique Soutif

Although incomplete and of unknown origin, the stele bearing the K. 1240 inscription offers interesting aspects. On the iconography, as it is a unique dated example of the representation of a Gaṇeśa with a radish for attribute. On the lexicography, as the text enables us to establish a parallel between the Khmer word *kanloñ* and the Sanskrit *mandira*, thereby honing our understanding of the nature of the place it refers to. Finally, the mention of a “palace” in Purandarapura is an opportunity to take stock on the available data linked to this alleged ancient Cambodia capital.

**Résumé**

Kanloñ ou mandira, un palais à Purandarapura à la fin du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère ?  
Dominique Soutif

Bien que lacunaire et de provenance inconnue, la stèle portant l’inscription K. 1240 est intéressante à plus d’un titre. D’un point de vue iconographique, tout d’abord, elle fournit un unique exemple daté d’une représentation de Gaṇeśa portant un radis pour attribut. Sur le plan lexicographique, son texte permet de proposer un parallèle entre le terme khmer *kanloñ* et le sanskrit *mandira* et donc d’affiner notre compréhension de la nature du lieu qu’il désigne. Enfin, le fait qu’il évoque un « palais » à Purandarapura constitue une occasion de faire le point sur ce que l’on sait de cette capitale potentielle du Cambodge ancien.